

Préface

En 1966, Daniel Storz n'a que 18 ans. Un âge auquel il entend bien donner forme à l'un de ses rêves les plus chers : s'introduire dans le monde de la photographie, celle qui laisse dans son sillage émotion, force et témoignage. Il est à l'âge de toutes les audaces et des utopies. Il tient à les mettre en valeur.

Le jeune photographe se sait d'une nature discrète et réservée. Une idée le taraude et le pousse toutefois à aller de l'avant. Découvrir l'un des plus vieux quartiers de Bruxelles, le premier créé en dehors de la première enceinte fortifiée, celui des anciens tisserands, celui dont le cœur n'a cessé de battre la chamade depuis sa naissance et qu'aucun Bruxellois n'ignore : les Marolles.

Il en dresse à l'époque un tableau photographique qui ne se limite pas au Vieux Marché de la place du Jeu de Balle. Il arpente les ruelles alentour, rencontre ses habitants si souvent typés, les vieux habitués des puces et tout ce petit monde qui vit ou survit de la chine au jour le jour. De cette découverte qui le touche – car la précarité domine –, Daniel Storz engrange une série de clichés qui en disent long sur une époque désormais révolue. Avec le temps, le quartier des Marolles subit une métamorphose qui altère son cachet populaire dans sa forme ancienne.

Les pellicules en noir et blanc de Daniel Storz, conservées avec soin, voient passer deux générations. Elles mûrissent dans l'ombre pour atteindre au terme d'une quarantaine d'années un stade nouveau, celui de documents d'archives. Entre-temps, l'ère numérique marque la photographie de son empreinte. L'homme en saisit les avantages et se lance le défi de redonner vie à ses anciens négatifs. Fin connaisseur de l'image imprimée, il réalise une série d'impressions auxquelles il accorde tout le soin possible.

Au travers de ces images remises en valeur, les Marolles des années 1960 renaissent ! Elles font revivre l'ambiance simple et cordiale qui caractérise le quartier. C'est avant tout leur authenticité qui est poignante. À les voir, on entend les cris à la cantonade, on perçoit le grincement des charrettes à bras, on discute avec une vieille mal fagotée, on arpente les pavés, on hume l'air qui flotte dans les ruelles, on sent des effluves de bière échappés d'un bistrot, on capte un air d'accordéon, on s'amuse de l'accent, on devine la pauvreté derrière les façades, on côtoie tout un monde de camelots qui ne vendent qu'objets de quatre sous mais dont le cœur s'enorgueillit d'appartenir au quartier le plus franc et chaleureux de Bruxelles.

Stéphane Joncker